Ami du Clergé du 11 juin 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — XXXII. 4e Dimanche après la Pentecôte : De la souffrance à la gloire, 193.
Fête de S. Pierre et S. Paul. — L'Eglise notre Mère, 195.
Mois de Marie avec S. Bernard. — II. « Son enseignement sur la Médiatrice » : 25e jour : Vraie dévotion et parfaite dévotion, 196. — III. « A son exemple et à son école » : 26e jour : Deux saints cisterciens, le Bx Amédée de Lausanne et le Bx Guerric, 198. — 27e jour : Deux saintes cisterciennes Ste Gertrude et Ste Mecntilde, 199. — 28e jour : L'Ordre cistercien, 201. — 29e jour : La chrétienté, au M. A., hier et aujourd'hui, 203. — 30e jour : Son pareil : S. L.-M. de Montfort, 205. — 31e jour : Clôture : le message marial de S. Bernard, 206.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XXXII
4e Dimanche après la Pentecôte
DE LA SOUFFRANCE A LA GLOIRE

Aujourd'hui, et les dimanches suivants, nous lirons des extraits de la lettre de S. Paul aux Romains, où l'Apôtre esquisse comme la charte de l'homme nouveau. Cet homme nouveau, adopté par le Père, partagera la gloire du Christ à la condition qu'il ait d'abord partagé ses souffrances. C'est donc un raccourci d'une doctrine de la souffrance que nous avons à méditer.

Voyons *comment se pose le problème de la souffrance ;* considérons ensuite comment le *désordre momentané de la souffrance* prépare le *triomphe de l'ordre dans la gloire.*

I. — *Comment se pose le problème de la souffrance*

a) Quiconque souffre, — et qui donc n'a pas souffert dans sa chair ou dans son cœur ? — ne saurait éluder le *pourquoi* que pose ce désordre scandaleux au premier abord. Nous sommes si habitués au bon fonctionnement de notre organisme, à l'heureux équilibre de notre vie mentale, que, quand une douleur nous tourmente, ou quand quelqu'une des aspirations de notre cœur se trouve frustrée, nous en sommes comme révoltés. « Cela ne devrait pas être ! » C'est donc que nous considérons comme normal, comme nécessaire cet heureux équilibre de notre double nature, corps et âme, dont nous ne prenons vraiment conscience que quand il est troublé ?

b) Il est deux façons de bien poser ce problème vital :

— 1° Les uns, isolant, en quelque sorte, leur souffrance de l'ensemble de leur vie ou des choses. n'en aperçoivent que l'aspect anormal, l'apparence de scandale. Ils estiment que « ce n'est pas de jeu », et ils concluent trop vite — « le bon Dieu n'est pas juste ! Qu'est-ce que j'ai bien pu lui faire ? » Eux, qui n'y pensent jamais, ont l'outrecuidance de le citer à leur tribunal, et ils le condamnent sans appel. Heureux quand ils ne décrètent pas « que le bon Dieu n'existe pas » !

— 2° D'autres, plus sages, commencent par reconnaître au moins leur ignorance. Cela les dépasse. Pour eux qui croient en Dieu, il doit bien y avoir une réponse qui s'accorde avec leur conviction profonde, un instant déconcertée. Avec le poète, qui pleurait sa fille, ils murmurent douloureusement :

> Dans vos cieux,...
> Peut-être faites-vous des choses inconnues
> Où la douleur de l'homme entre comme élément !

Ce « *peut-être* », S. Paul le change en un « certainement », explique quelles sont « ces choses inconnues » que Dieu fait avec la douleur, et comment le désordre atteste l'ordre et prépare son triomphe. « Les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire qui doit se manifester en nous ». Et pour résoudre victorieusement le problème, l'Apôtre l'embrasse dans toute son étendue. Loin d'isoler la souffrance, il la place dans une vue d'ensemble qui, dans le Christ, embrasse tout l'homme et l'univers et relie le temps à l'éternité.

II. — *Le désordre de la souffrance*

a) Dans l'homme. — La souffrance est un désordre, mais un *désordre universel,* car tout se tient et l'homme a partie liée avec tout cet univers dont, ayant raison et liberté. il est en quelque sorte responsable. C'est lui qui a introduit dans l'univers ce désordre dont il souffre, en l'introduisant en lui-même par le péché : « Par un seul homme, le péché est entré dans le monde, *et, par le péché, la mort* » (Rom., v, 12).

L'Eglise, commentant avec autorité le récit de la chute (Gen., III, 16-19) nous explique comment la première désobéissance avait ouvert la porte à tous les maux qui désolent la race déchue d'Adam. Elle montre, par contraste, l'harmonie parfaite que Dieu, par pure bonté, avait établie dans la nature humaine, dans la société, et dans tout l'univers soumis à l'homme. Ne cherchons pas ailleurs l'origine de la souffrance et sa nature : elle est *un désordre répondant à un désordre.*

Cependant, ce désordre, Dieu ne le considère pas comme définitif, puisque, dans les paroles de malédiction, il laisse percer un immense espoir : l'humanité, en la personne de la descendance de la Femme, écrasant la tête du serpent tentateur (Gen., III, 15).

Et S. Paul poursuit : Adam, introduisant le désordre dans le monde, a, pour pendant et correctif, Jésus refaisant de l'ordre avec le désordre même, nous libérant du mal par la souffrance, et tirant la vie de la mort.

Ceci dit, nous pouvons considérer d'un œil serein le désordre universel ; nous savons qu'il est vaincu, en principe, par le Sauveur. Sa vue, loin de nous abattre et de nous plonger dans le désespoir, exaltera notre courage.

Bien plus, nous n'avons pas le droit de nous enfermer dans notre tranquille bonheur. Il

faut nous faire un cœur à la mesure du Christ, prendre conscience de notre tâche de collaborateurs du Christ dans l'œuvre de redressement qu'il a inaugurée durant sa vie mortelle. Alors, notre propre souffrance paraîtra peu de chose devant le mal.

Avez-vous pu réfléchir, même rapidement, à l'histoire de l'humanité sans en être comme accablés par cette rage de l'homme à se faire son propre bourreau ? Ces guerres, cette exploitation de l'homme par l'homme... En dépit de tant de siècles de christianisme, quel spectacle affligeant ! Songez aux ravages de l'alcoolisme, aux avilissements et aux larmes entraînés par la débauche ; aux convoitises féroces qui entraînent tant d'hommes à marcher sur les droits les plus sacrés pour s'enrichir .... Faut-il évoquer les guerres, de plus en plus meurtrières, les déportations massives, l'horreur des camps de la mort, le travail forcé !

Voilà pourquoi S. Paul constate que le désordre engendré par le péché s'étend à l'univers.

b) Ce désordre universel n'est pas, pour l'Apôtre, un désordre qui affecterait l'ensemble des lois par lesquelles la Providence régit le monde. Mais l'ordre physique est impliqué dans l'ordre moral. Tant vaut l'homme, tant vaut l'univers. Sa valeur ne dépend pas uniquement de l'ordre matériel que Dieu y fait régner, mais *de l'usage* qu'en *font les hommes*.

Or, dit l'Apôtre, « la créature est assujettie à la vanité », c.-à-d. soumise à la convoitise désordonnée de l'homme pécheur. Elle est donc esclave de la corruption : l'ordre physique est subordonné au désordre moral.

Le désordre. dans l'univers, ce ne sont pas, quoi qu'on en pense, ces fléaux qui, périodiquement, se déchaînent sur l'humanité, comme si la nature marâtre s'acharnait contre son roi : raz de marée, tremblement de terre, éruptions volcaniques ; ou bien l'activité de ces infiniment petits qui menacent les plantes et les arbres fruitiers, le bétail ou notre pauvre corps, menacé de tuberculose ou de cancer. Tout cela est la rançon du fonctionnement de la nature dont, après tout, nous tirons le plus clair de nos ressources. Et le génie de l'homme est armé pour lutter victorieusement contre ces fléaux naturels.

Le véritable désordre de l'univers, c'est celui que l'homme y introduit par le péché. Au lieu de chanter la gloire de Dieu, par l'entremise de l'homme, ce monde est comme inversé et détourné de ses fins, soit par une interprétation athée de ses merveilles, soit par le mauvais usage que nous faisons de ses ressources. Est-ce pour que nous en tirions l'alcool, poison de la race, que Dieu a fait la vigne et accumulé tant de réserves sucrières dans la betterave ? Est-ce pour nous permettre de perfectionner nos machines à tuer, que le Créateur a condensé tant d'énergie dans l'atome ?

Avant de faire, quand nous souffrons, le procès de Dieu, imposons-nous donc un loyal examen de conscience. Les médecins déclarent « l'homme ne meurt pas, il se tue ». Etendons cette triste constatation : si l'homme ne s'acharnait pas à pécher, son lot de souffrances serait singulièrement réduit. Et pour en vaincre le reliquat il suffirait de le tourner à notre rédemption en « souffrant avec le Christ pour être glorifiés avec lui ». Le dernier mot doit rester à l'espoir.

Voilà pourquoi S. Paul, prêtant les sentiments et la voix à la créature inanimée, déclare : « elle gémit dans les douleurs de l'enfantement. Elle attend avec impatience la manifestation des enfants de Dieu ». C'est par là qu'il faut terminer cet entretien : si rien ne va plus, tout peut aller très bien. Le monde est en gestation. Déjà Isaïe avait salué, dans le lointain des âges, « de nouveaux cieux, une nouvelle terre ». Et S. Pierre, faisant allusion à cette prophétie, évoque devant les Juifs (Act., III, 21) « l'universel renouveau dont Dieu a parlé par ses prophètes ». Qui en sera l'artisan ? Les enfants de Dieu, pourvu qu'ils collaborent à l'œuvre d'universel redressement opérée par Jésus et qui est toujours en cours.

III. — *L'ordre triomphera*

Le monde vaudra ce que nous vaudrons nous-mêmes et ce que vaudra notre effort pour nous convertir... Mettons-nous donc à l'œuvre, soutenus par une espérance fondée sur trois raisons décisives :

— 1° *Nous souffrons avec le Christ.* Il a pris sur lui le plus gros de notre souffrance ; son Père « ne l'a pas épargné », dit l'Apôtre (VIII, 33). Comment ne nous donnerait-il pas toutes choses avec lui et d'abord, non pas l'exemption de souffrance, mais la grâce de bien souffrir ? Bien, c.-à-d. *à son exemple,* « Qu'il prenne ma croix, qu'il me suive ». Ensuite, *en union étroite avec lui.* Si notre souffrance est acceptée et offerte pour son amour, elle rejoint la sienne, donc elle est assurée d'une efficacité divine. Plus nous sommes éprouvés, plus s'exerce en nous cette puissance, qui a fait sortir de sa mort la rédemption et la vie. Quelle est cette puissance ? Celle-même du St-Esprit, dont « nous possédons les prémices » (VIII, 23).

— 3° *Nous souffrons avec l'assistance de l'Esprit-Saint.* C'est lui qui nous fait enfants de Dieu (VIII, 15), lui qui « vient en aide à notre faiblesse et qui intercède pour nous en d'ineffables gémissements ». Il sait où il nous entraîne, et il nous mènera sûrement au port. Jésus l'a envoyé pour nous guider. Il est l'Esprit de force, qui « renouvelle la face de la terre » (Ps. CIII, 30), et qui forme en nous « l'homme nouveau », comme il a formé Jésus dans le sein de Marie. Aussi S. Paul nous assure-t-il que « nous avons reçu les prémices de l'Esprit », c.-à-d. le *gage assuré de la vie.*

* *

Notre souffrance engendre la gloire. Les Pères de l'Eglise se plaisent à citer l'exemple de ces commerçants, qui bravaient la fureur des flots pour aller chercher au loin une cargaison lucrative. Dans la tempête, ils s'encourageaient à la pensée de la richesse conquise au prix de tant de fatigues et de dangers. « *Olim meminisse juvabit* ».

Serions-nous moins courageux pour obtenir une gloire éternelle ? Serions-nous insensibles aux promesses du Seigneur : *régner avec le Christ ?*

Travaillons donc à donner naissance à un « monde nouveau » où le Christ sera tout en

tous, à ce monde que le Christ prendra avec nous, pour atteindre sa stature définitive (Eph., IV, 13) et glorifier son Père, en lui dédiant toute la création qui, sortie de lui, doit faire retour à lui. En ce jour qui luira certainement, puisque l'Esprit-Saint travaille à le faire lever, nous qui aurons « souffert avec le Christ, nous serons glorifiés avec lui. » Courage donc et confiance : « Tout viendra à bonne fin » (Jeanne d'Arc).

FETE DE S. PIERRE ET S. PAUL

L'ÉGLISE, NOTRE MÈRE

L'Eglise est l'épouse du Christ ; or cette union est merveilleusement féconde ; l'Eglise est notre Mère ; nous sommes tous ses enfants.

A vrai dire, m. f., il nous faut supplier Notre-Seigneur de nous donner un cœur tout neuf pour goûter cette doctrine. Nous répétons si souvent et depuis si longtemps cette formule : Notre sainte Mère l'Eglise, que nous ne saisissons plus bien tout ce que cette notion comporte de plénitude. Essayons aujourd'hui, avec la grâce de Dieu, de la mieux comprendre et d'en vivre davantage.

I. — *L'Eglise nous donne la vie*

Que fait d'abord toute mère par rapport à ses fils ? Elle leur donne la vie.

Or l'Eglise est mère parce qu'elle nous donne la vie, et plus que toute autre mère elle le fait, *parfaitement, uniquement, entièrement.*

Parfaitement, parce qu'il s'agit d'une vie supérieure à celle du corps, de la vie même de Dieu, de la grâce en un mot. Parfaitement aussi, parce que — ce que ne peut pas faire ici-bas la mère par rapport à ses fils — l'Eglise augmente en nous cette vie par les sacrements dont elle est dépositaire ; bien plus, parce qu'elle redonne la vie à ceux qui l'ont perdue et qu'elle ne rejette jamais.

Uniquement ensuite. Nous entendons par là que seule elle nous engendre à la vie de la grâce. Rappelez-vous, m. f., cette formule que l'on vous a plus d'une fois expliquée : « Hors de l'Eglise, point de salut. » Tous ceux qui volontairement demeurent en dehors d'elle n'ont point la vie, ni le salut.

Cette vie surnaturelle, l'Eglise la donne entièrement. C'est-à-dire que dans l'ordre de la Providence, la grâce ne nous est donnée que par les sacrements dont seule l'Eglise a la charge.

Faut-il en dire davantage pour vous faire admettre, m. f., qu'aucune mère ne l'est davantage qu'elle.

II. — *L'Eglise nous instruit, nous aime et nous forme*

Une mère, la chose est évidente, entoure de soins ses fils ; elle veille à leur instruction ; concourt à leur formation et surtout leur dispense sans compter son affection. Il n'est pas inutile de nous souvenir que l'Eglise vis-à-vis de nous remplit ce triple rôle.

L'*instruction,* elle nous la donne, à nous ses enfants, de bien des manières et elle veille jalousément à ce que nous n'en soyons pas frustrés. Catéchismes pour les tout-petits adaptés à la mesure de leur intelligence ; écoles chrétiennes ouvertes à tous, paroles de Dieu qu'elle répète aux plus grands de mille façons : sermons du dimanche, cercles d'études, brochures, presse catholique surtout dont elle souhaite si vivement la diffusion. Instruction aussi par son culte, ses cérémonies, ses temples mêmes où tout est disposé pour nous faire comprendre les choses de Dieu. Rappelez vous, m. f., les cathédrales, où le fidèle apprenait, gravés dans la pierre, les mystères de la religion, les scènes de la vie du Christ ou les espoirs de l'au-delà. Voyez combien de nos jours on cherche à donner à nos messes, à nos offices un sens plus instructif. Tout cela n'est pas nouveau, certes ; l'Eglise l'a toujours désiré.

Est-il besoin de vous dire longuement l'*affection* dont notre sainte Mère l'Eglise entoure ses Enfants Leurs corps d'abord, car elle sait que les misères qu'il faut d'abord alléger sont celles qui nous atteignent dans notre être de chair. N'est-ce pas elle qui, au cours des siècles, a soulagé les malheureux, les malades, les prisonniers, les orphelins? De nos jours encore, à quelles portes frappent ceux qui ont besoin d'un secours, sinon aux portes des couvents ou des presbytères. Sans qu'ils s'en doutent, ils rendent hommage à la charité inépuisable de l'Eglise.

Mais c'est surtout les âmes qui sont l'objet de sa sollicitude. Il faudrait relire ici, par exemple, les magnifiques prières que le prêtre récite en son nom au chevet des mourants, les oraisons pour la recommandation de l'âme, les prières des morts. Nous avons le tort de ne les point connaître, ou bien les entendons-nous si souvent que nous n'y prenons plus garde.

Nous pourrions ajouter que comme une mère l'Eglise a le souci de notre *formation.* Elle le fait en nous donnant les exemples des saints, nos frères. en nous promettant, de la part de Dieu, les récompenses éternelles, en nous menaçant des châtiments de l'enfer si nous ne sommes pas fidèles. Elle use parfois, pour nous détourner du mal, de peines temporelles, mais toujours avec le souci que nous nous amendions et que nous nous convertissions.,,

III. — *Mère sans égoïsme*

Une mère enfin, m. f., ne travaille pas pour elle. Sans égoïsme, elle donne tout, elle n'exige rien en retour et elle ne cherche pas de profit personnel. Tout cela est encore la manière d'agir de l'Eglise envers nous.

Tout ce que le Christ lui a donné, elle nous le distribue ; nous recevons d'elle la grâce d'une façon pleine et surabondante, et le trésor de la communion des saints dont elle nous fait profiter est inépuisable. En retour, la connaissons-nous bien notre sainte Mère l'E-

glise, la défendons-nous contre ceux qui l'attaquent et sommes-nous indignés, comme des enfants bien nés, devant les calomnies dont on l'abreuve ? C'est ici, m. f., qu'il nous faut spécialement nous examiner et prendre, s'il en est besoin, d'énergiques résolutions.

* *

La conclusion de cette instruction sera triple.

Prions pour l'Eglise notre Mère, pour ses chefs : le Souverain Pontife, nos évêques, nos prêtres ; pour tous ceux qui. comme nous, sont chrétiens. Relisez dans votre missel les magnifiques prières du canon de la messe, faites vôtres les sentiments qui y sont exprimés et vous verrez combien pleine et salutaire devient votre demande à Dieu.

Obéissons à l'Eglise notre Mère. Qui vous écoute m'écoute, a dit Notre-Seigneur à ses apôtres, qui vous méprise me méprise. Nul ne peut se flatter d'être du Christ, s'il refuse de se soumettre à ceux qui légitimement lui commandent de la part du Christ. Et c'est à nous à préciser les modalités de cette obéissance en chacune de nos vies particulières. Nous sommes sûrs en tout cas de ne pas nous tromper si nous demeurons soumis sans réserves.

Aimons enfin l'Eglise notre Mère, d'un amour raisonné qui comprenne ce que nous lui devons et ce qu'elle est pour nous ; d'un amour actif qui s'épanouisse dans l'apostolat ; d'un amour constant que rien ne rebute et qui se consommera un jour dans la joie sans fin du ciel. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

AVEC SAINT BERNARD [1]

II. — *SON ENSEIGNEMENT SUR LA MEDIATRICE DE MISERICORDE*

25e jour

VRAIE ET PARFAITE DÉVOTION

D'après S. Louis-Marie Grignion de Montfort, dans son célèbre **Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge,** cette dévotion, qu'il appelle « la parfaite dévotion à Marie » consiste, en substance, à se consacrer totalement soi-même et ses biens temporels et spirituels à la T. S. Vierge et à vivre cette consécration dans sa vie de chaque jour. C'est ce qu'il nomme souvent « prendre la voie royale et immaculée de Marie ». Or parmi les saints qu'il nous présente comme modèles d'une telle dévotion, il nous donne entre autres S. Bernard. Il fut de ceux « qui ont passé par ce chemin doux pour aller à Jésus-Christ, parce que le Saint-Esprit, Epoux fidèle de Marie, le leur a montré par une grâce singulière » (n° 152).

[1] Nous achevons, ici, la publication de ce *Mois de Marie*. En nous excusant de notre retard, nous nous persuadons que ces textes seront toujours utiles soit pour un « Mois du Rosaire », soit pour une année suivante, soit pour la prédication mariale.

Rapprochons donc la dévotion à Marie pratiquée et recommandée par S. Bernard de celle de Montfort. Pour cela, rapportons-nous à ce qui constitue pour Montfort l'essentiel de sa spiritualité : agir **par, avec, en** et **pour** Marie, c.-à-d. avec Marie pour **idéal, exemplaire, Mère** et **Dame** de sa vie. Cela aura le grand avantage de nous faire comprendre que la parfaite dévotion Montfortaine n'est que l'approfondissement, l'extension à toute la vie de la dévotion de tout chrétien pour N.-D.

I. — *Marie pour idéal*

Dans la spiritualité d'un Montfort. Marie est l'idéal à réaliser, la forme à donner à sa vie, l'âme à substituer à son âme. Il fait sienne la prière de S. Ambroise : « Que l'âme de Marie soit en chacun pour glorifier le Seigneur ; que l'esprit de Marie soit en chacun pour se réjouir en Dieu ». En somme, que l'âme du chrétien soit toute possédée et gouvernée par l'esprit de Marie, qui est un esprit doux et fort, zélé et prudent, humble et courageux, pur et fécond, au point de pouvoir dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Marie qui vit en moi », comme S. Paul disait : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

Cette substitution de l'intérieur de Marie à notre intérieur demande qu'on renonce à ses propres dispositions, qu'on se livre à l'esprit de Marie, qu'on renouvelle de temps en temps cette offrande afin de se retremper dans ce renoncement à soi-même et cet abandon à Marie. S. Bernard n'enseigne pas autre chose quand il dit : « Ayez bien soin soin de présenter à Dieu le peu que vous avez à lui offrir par les mains très agréables de Marie ». C'est pour lui la conséquence logique de la médiation de la T. S. Vierge. qui est une médiation de miséricorde.

S. Bernard a très vif le sentiment de nos péchés, de l'abîme de nos misères. On a même dit que sa spiritualité est d'un pessimiste, comme si un saint pouvait être un pessimiste. Tout simplement il estime, selon la parole de Jésus, que par nous-mêmes nous ne pouvons absolument rien, mais que par la grâce nous pouvons tout. Montfort cite justement de lui cette parole : « Pense à ce que tu as été, un peu de boue ; à ce que tu es, un peu de fumier ; à ce que tu seras, la pâture des vers » (n° 228). Et, jusque dans un sermon sur l'Assomption (IVe, n° 5) nous entendons S. Bernard faire une si longue digression sur Lazare au tombeau qu'il s'en excuse ainsi :

> « Mais où en suis-je ? Ne voulais-je pas suivre Marie au ciel ? Et voici qu'avec Lazare je suis descendu dans l'abîme. Des splendeurs de la vertu mon discours a glissé jusqu'à la puanteur d'un cadavre. Comment cela, sinon qu'entraîné par mon poids, j'y ai trouvé matière à développements d'autant plus abondante qu'elle m'était plus familière ? »

Aussi parce que peut-être, ce sont encore les expressions de S. Bernard, nous avons les mains couvertes de sang ou souillées, il nous faut agir par Marie, c.-à-d. : nous efforcer de prendre ses dispositions de pureté de conscience, de pureté d'intention, d'amour fervent et pour le reste, nous en remettre au supplément des mérites de son humilité, de sa pureté, de sa charité.

II. — *Marie pour exemplaire*

Cet idéal, Marie l'a vécu. Afin de faire toutes ses actions par Marie, il faut donc aussi les faire avec elle ; autrement dit : « dans ses actions, re-

garder Marie comme un modèle accompli de toute vertu et perfection que le St-Esprit a formé dans une pure créature, pour l'imiter selon notre petite portée » (n° 260). Ce qui suppose la méditation fréquente de ses mystères afin de nous rendre ses vertus familières et voir comment elle les a pratiquées dans les circonstances similaires aux nôtres.

Ainsi S. Bernard prêcha le culte d'imitation de la T. S. Vierge, évidemment pour l'honorer, pour mériter d'être exaucé, mais aussi et particulièrement parce qu'elle est, dans les desseins de Dieu, la médiatrice d'exemple, celle qui a mis à notre portée les exemples des vertus de N.-S.

Aussi l'entendons-nous « examiner et méditer » devant ses moines « les grandes vertus qu'elle a pratiquées pendant sa vie » que rapporte l'Evangile. Il le fait surtout à l'occasion des fêtes de la Ste Vierge ; mais il examine aussi ses autres mystères : mariage avec S. Joseph, intervention aux Noces de Cana, Compassion au pied de la Croix. En les classant dans l'ordre chronologique de l'existence de N.-D. on pourrait composer sa vie avec ces pages de sermons. Et S. Bernard parle de ces mystères avec une telle aisance qu'on peut penser qu' « il repassait continuellement dans son cœur » tout ce qui avait trait à Marie.

III. — *Marie pour Mère*

Plus encore que l'exemple de Marie, nous est nécessaire la grâce de Dieu dont elle est la dispensatrice. Aussi Montfort demande-t-il du parfait dévot de la Ste Vierge qu'il fasse toutes ses actions en Marie, comme S. Paul disait qu' « en Dieu nous sommes, vivons et nous mouvons ». C'est si bien pour recevoir d'elle vie et mouvement dans l'ordre surnaturel, qu'il faut agir en elle, que Montfort nous compare à la situation du petit enfant au sein de sa mère :

«Il faut demeurer dans le bel intérieur de Marie,... afin que dans ce sein virginal l'âme y soit nourrie du lait de sa grâce et de sa miséricorde maternelle. »

comme il avait dit avec S. Augustin,

« se surpassant lui-même... que tous les prédestinés pour être conformes à l'image du Fils de Dieu, sont en ce monde cachés dans le sein de la T. S. Vierge, où ils sont gardés, nourris, entretenus et agrandis par cette bonne Mère, jusqu'à ce qu'elle les enfante à la gloire, après la mort, qui est proprement le jour de la naissance... » *(Traité*, n° 33).

Sans image, cela suppose l'union de prière à Marie, qui nous met continuellement en communication avec elle, la dispensatrice des grâces. Il ne faut pas cesser de fixer l'Etoile.

Aussi bien, trouve-t-on chez S. Bernard une image qui rappelle celle de Montfort, et la vision de la lactation est le même symbole :

« La sympathie fournit le lait de l'exhortation et la compassion celui de la consolation. Or, toutes les fois qu'une Mère spirituelle reçoit le baiser de Dieu, elle sent son sein se remplir divinement de ces deux espèces de lait et vous la voyez se pencher sur ses enfants, leur présenter ses deux mamelles, et leur offrir, dans l'une, de douces consolations, dans l'autre des exhortations adaptées aux besoins des âmes qu'elle nourrit. Par exemple, si elle voit quelqu'un de ceux qu'elle a engendrés troublé de violentes tentations, plongé dans l'abattement et fatigué de la lutte, comme elle compâtit à son état et que de caresses elle lui prodigue ! comme elle pleure avec lui ! comme elle le console ! Que de pieuses raisons elle trouve pour relever un cœur désolé ! Au contraire, en voit-elle un autre joyeux et avançant dans la perfection, elle est ravie de joie, elle l'encourage, elle lui indique les moyens de persévérer et l'excite à avancer toujours. Elle se fait toute à tous, elle partage les sentiments de tous ; elle se montre à la fois la Mère de ceux qui se relâchent et de ceux qui avancent d'un pas rapide » *(Sur le Cantique des Cantiques*, n° 2).

IV. — *Marie pour Dame*

Toujours selon S. L.-M. de Montfort, la Sainte Vierge doit devenir pour le chrétien la Dame de ses pensées, de son amour, de ses activités. Elle est « son milieu mystérieux ». En dehors de sa défense, de sa gloire, de son règne toujours plus étendu rien n'existe, pas même la pensée d'une récompense personnelle.

Marie fut bien la Dame des pensées de S. Bernard. N'est-ce pas lui qui a popularisé « la caresse de ces mots **Notre-Dame** qui sert de dédicace à tant de nos cathédrales » ? (Cohen). Entre tous les noms qu'on lui a donnés ne mérite-t-il pas particulièrement celui de Chevalier de Notre-Dame ?

Et pour lui aussi, Marie est vraiment le centre, le milieu vers quoi tout converge.

« C'est, en effet, vers elle, comme vers le Centre, l'Arche de Dieu, la cause de toute chose, la préoccupation de tous les siècles que se tournent les habitants des cieux et ceux de l'enfer, ceux qui nous ont précédés et nous qui vivons actuellement et ceux qui nous suivront et leurs enfants et les enfants de leurs enfants » (Serm. *Pentec.*, n° 4).

Et comme Montfort qui expliquera : « Non pas qu'on la prenne pour la dernière fin de ses services, qui est Jésus-Christ, mais pour sa fin prochaine... », S. Bernard répond aux timorés que les louanges que nous adressons à la Mère contribue à la gloire du Fils... (IV[e] Hom., Missus est, n° 1).

C'est si bien pour elle seule qu'il faut tout faire, que Montfort dit expressément : « Il ne faut prétendre d'elle pour récompense de ces petits services que l'honneur d'appartenir à une si aimable Princesse et le bonheur d'être par elle uni à Jésus, son Fils, d'un lien indissoluble dans le temps et l'éternité » (n° 265).

La dévotion de S. Bernard à Marie, Médiatrice de miséricorde, va-t-elle jusque-là ? Ecoutons ce qu'il disait à ses moines en une fête de l'Assomption, après avoir parlé des grâces que leur vaudrait de fêter ce mystère :

« Si je parle ainsi, c'est pour nous, mes frères, sachant qu'il nous est difficile, dans notre extrême dénuement, d'avoir cette charité parfaite qui ne recherche point ses propres intérêts. Cependant, passant maintenant sous silence les bienfaits que nous vaut la glorification de Marie, si nous l'aimons nous nous réjouirons de ce qu'elle va retrouver son Fils. Nous l'en féliciterons sans arrière-pensée, à moins (ce qu'à Dieu ne plaise !) de ne trouver en nous qu'ingratitude envers celle qui, pour nous, a trouvé la source de toutes les grâces » (I[er] Serm., *Assompt.*, n° 3).

Pour lui aussi, elle est sa Dame, sa Princesse, son Tout !

* *

Suivant l'enseignement traditionnel de l'Eglise, dont S. Bernard a été ici l'interprète fidèle, la dévotion à la Ste Vierge consiste à l'honorer, à la prier, à l'imiter. Or honorer la Ste Vierge, c'est agir pour elle ; la prier, c'est agir en elle ; l'imiter, c'est agir par elle et avec elle. Seules les formules changent.

Quand donc la dévotion à la Ste Vierge est si profonde que de devenir la pièce maîtresse im-

médiate d'une vie spirituelle, quand, par la force des choses ou de propos délibéré, elle se trouve être au déclanchement de notre activité et la met en branle, quand toutes nos actions, spirituelles ou profanes, d'obligation ou de conseil, grandes ou menues, se trouvent influencées par ce départ nous sommes réellement en pleine vie mariale, en dépendance de Marie et en union avec elle allant en tout et toujours à Dieu par Marie, Nous avons la spiritualité mariale Montfortaine. Pour Montfort, sa dévotion à Marie n'est pas une dévotion à Marie, mais la vraie dévotion, la parfaite dévotion, la dévotion par excellence, la dévotion catholique à la Ste Vierge devenue forme, méthode, école de spiritualité.

Il n'y a peut-être pas formule de consécration — ce qui est extérieur — il y a certainement consécration intérieure ; il n'y a peut-être pas abandon explicite de ses biens spirituels — ce qui du reste ne la caractérise pas foncièrement. — il y a cet abandon implicite et pratique ; il n'y a peut-être pas tout l'appareil extérieur, il y a l'âme.

III. — *A SON EXEMPLE ET A SON ECOLE*

26e jour

DEUX SAINTS CISTERCIENS : LE BIENHEUREUX GUERRIC D'IGNY ET LE BIENHEUREUX AMÉDÉE DE LAUSANNE

« Faisons donc l'éloge des hommes illustres et des Pères de notre race... C'étaient... des guides du peuple par leurs conseils et leur prudence, des docteurs du peuple, qui l'instruisaient par de sages discours, des hommes cultivant l'art des saintes mélodies et qui ont mis par écrit de poétiques récits... » (Eccli., XLIV, 1-15). Tout cet éloge biblique des Pères conviendrait, à merveille, à S. Bernard ; jusqu'à cette influence sur sa descendance spirituelle : « Leur bonheur reste attaché à leur race et un héritage est assuré à leurs enfants. Leur race se maintient fidèle aux alliances et leurs enfants à cause d'eux. »

C'est donc scruter encore la pensée mariale de S. Bernard que d'en suivre le développement, dans son Ordre d'abord, puis dans toute l'Eglise, tellement sa pensée a marqué la dévotion catholique à Notre-Dame. Commençons par deux de ses disciples les plusj illustres, qui ont vécu plusieurs années sous sa crosse à Clairvaux, qui ont vu ses exemples et entendu ses paroles, qui ont transmis le dépôt marial qu'ils avaient reçu, enrichi encore de leurs méditations et de leurs vertus, aux postes élevés qu'ils occupèrent dans la suite : le Bienh. Guerric d'Igny et le Bienh. Amédée de Lausanne. Au calendrier leur fête encadre celle de S. Bernard [1] et ils méritent bien de se tenir à sa droite et à sa gauche.

I. — *Le Bienheureux Guerric d'Igny*

Guerric était de quelques années l'aîné de S. Bernard. Il naquit à Tournai entre 1070 et 1080, et c'est là qu'il fut d'abord au service de Dieu, comme chanoine et écolâtre.

Déjà la renommée de S. Bernard se répandait au loin. Guerric ne résista pas à la pensée d'une visite à Clairvaux. Et il fut à ce point conquis par l'irrésistible Saint que la visite se transforma en résidence : Guerric se fixa comme moine à Clairvaux. Il y demeura dix-sept ans, à très bonne école pour apprendre à souffrir patiemment comme son abbé à l'estomac délabré, lui qui connaîtrait aussi de longues et pénibles infirmités. Il se laissa pénétrer par l'enseignement et la piété de S. Bernard au point de devenir son émule.

En 1138, il était nommé abbé d'Igny, au diocèse de Reims. Malgré ses graves infirmités, il resta en charge jusqu'à sa mort le 19 août 1157. Comme S. Bernard, qu'il avait vu à l'œuvre, il s'adonna surtout par ses exemples et ses entretiens à la formation religieuse de ses moines. Lui aussi était un humble. On raconte que sentant sa mort approcher, il brûla le recueil d'homélies qu'il avait composées. Heureusement en restaient les copies de ses moines !

On y sent profonde l'influence bernardine. Il y garde ses qualités d'écolâtre, « un esprit de suite plus logique dans l'exposé » (Dom A. Le Bail). Certains vont jusqu'à le préférer à S. Bernard. Il est vrai que si l'on retrouve chez lui la même admiration devant la beauté de Marie « plus blanche que la neige, plus vermeille que le vieil ivoire » (Serm., I, Ann., n° 4), devant sa virginité, devant son rôle de Médiatrice, il va plus loin que son maître dans l'affirmation et l'exposé de sa Maternité spirituelle.

« Marie n'a eu qu'un Fils, mais elle embrasse ce même Fils dans tous ses membres et ne rougit pas d'être appelée la mère de tous ceux en qui elle voit Jésus-Christ formé ou en train de se former. L'ancienne Eve, qui fut une marâtre plutôt qu'une mère, qui communiqua à ses fils la sentence de la mort avant le principe même de la vie, fut appelée la mère de tous les vivants ; mais elle était en réalité la cause de la mort de tous ceux qui vivaient ou la mère des mourants, puisque pour elle enfanter n'est point autre chose qu'inoculer la mort. Et parce que l'une ne peut fidèlement remplir le sens de son nom, l'autre en accomplit le mystère : car elle aussi, comme l'Eglise dont elle est le type, elle est la mère de tous ceux qui renaissent à la vie, c'est par elle que tous vivent, car en enfantant elle a régénéré en quelque sorte tous ceux qui doivent vivre des influences de cette même vie. Un seul était engendré, mais nous étions tous régénérés, parce que, à raison du principe qui produit la régénération, nous étions tous dans son fruit. Comme nous avons été en Adam dès le principe, à cause de la semence de la génération charnelle, ainsi nous étions tous dans le Christ, avant le commencement, à raison du germe de la génération spirituelle. Or, cette bienheureuse Mère du Christ, qui est la mère des chrétiens, en vertu de ce mystère se montre aussi bien leur mère par le soin qu'elle prend d'eux et par la tendre affection qu'elle leur porte » (Serm. I, *Ass.*, n° 2-3).

Elle nous enfante tous les jours par le désir et le soin de sa tendresse, jusqu'à ce que nous ayons atteint la taille de l'homme parfait (2e serm, *Nat. B. M. V.*, n° 3).

Cette page suffit pour montrer le progrès dans l'explication de la maternité spirituelle de Marie dès l'Incarnation. Ce n'est pas encore la doctrine d'un Montfort qui dira qu'une mère ne met pas au monde la tête sans les membres, mais déjà nous trouvons prononcé le nom de Marie, « Mère des chrétiens », qui n'existe pas chez S. Bernard et nous voyons expliquée cette maternité spirituelle autrement que par le don du Christ au Calvaire : « Voici votre Fils ».

Cette page peut faire sentir aussi la différence entre les disciples et le maître. La formation et les tempéraments sont divers. Mais Guerric ne dédaigne pas les effusions de tendresse d'un S. Bernard. Il se souvient de l'aqueduc, lui qui nous parle de « l'eau vive de la grâce qui déborde du sein de Marie et se répand sur nous » (Serm.

[1] Le B. Guerric le 19 août, le B. Amédée le 27 août.

Ass., n° 3). Cependant parce qu'il a davantage considéré cette médiation mariale dans la lumière de sa maternité spirituelle, l'accent filial ajoute peut-être encore à sa confiance, quand il montre les chrétiens qui « mûs par cette sorte d'instinct filial que leur donne la foi, dans un élan spontané et irrésistible, courent à la moindre difficulté, se blottir contre elle, en invoquant son nom, comme de petits enfants contre le sein de leur Mère » (Ier Serm. Ass., n° 4). « Plus tard, dit-il encore, nous nous blottirons contre son sein ».

II. — *Le Bienheureux Amédée de Lausanne*

Il était le fils du Bienh. Amédée de Clermont, seigneur d'Hauterives, dans la Drôme. On peut juger de la vertu du père par ce seul fait : vers 1119, le seigneur d'Hauterives abandonna ses biens et le monde avec 16 autres gentilshommes, ses vassaux, pour se faire moine à Bonnevaux. L'exemple de S. Bernard parti pour Citeaux avec 30 gentilshommes de sa famille ou de ses relations était contagieux.

Amédée fils fut digne de son père. Après ses études à Cluny, il prit l'habit religieux à Clairvaux que S. Bernard venait de fonder et il y vécut quatorze ans. L'Abbé apprécia la vertu de son religieux. En 1135, il l'envoyait gouverner l'abbaye de Hautecombe qui venait de se rallier à la réforme de Citeaux.

Dix ans plus tard, l'Abbé de Hautecombe était arraché à sa solitude, plus encore que S. Bernard le moine à la vie errante. Sur l'ordre du pape Lucius II, il devait accepter l'évêché de Lausanne. Durant son épiscopat, qui dura quatorze ans — jusqu'à sa mort le 27 août 1159 — et qui fut fort contrecarré par les barons ses voisins, il donna à son peuple l'exemple du zèle, de la charité, d'une grande pureté de mœurs : ne raconte-t-on pas que sur le point de mourir, il refusa un remède qui eût mis en péril sa chasteté.

Il fut aussi le digne disciple de S. Bernard par son ardente dévotion à la Ste Vierge. Pie XII a salué en lui, dans la bulle dogmatique « **Munificentissimus Deus** » de la définition de l'Assomption, un des hérauts de ce glorieux mystère de Marie, à l'aurore de la théologie du Moyen Age.

« Au début de la théologie scolastique, cet homme très pieux, Amédée, évêque de Lausanne, affirme que la chair de la Vierge Marie est restée sans corruption — car on ne peut croire que son corps ait vu la corruption — puisqu'en effet il a été uni de nouveau à son âme et conjointement avec elle dans la cour céleste couronné de la gloire d'en haut. Elle était, en effet, pleine de grâce, et bénie entre les femmes. Seule, elle a mérité de concevoir vrai Dieu de vrai Dieu, que Vierge elle a mis au monde, que Vierge elle a allaité, le pressant sur son sein, et qu'elle a servi en toutes choses d'une sainte obéissance » *(De Beatæ Virginis obitu,* etc...).

Ce n'est pas seulement le mystère de l'Assomption de Notre-Dame qu'a célébré le pieux évêque. Ce sont toutes les phases de son existence qu'il a déroulées, de l'Annonciation à l'Assomption, dans une suite de huit homélies adressées à son peuple. Lui aussi a analysé l'intérieur de Marie, dans tous ces mystères. Et il l'a fait avec une fine psychologie, la délicatesse d'un cœur filial, dans une langue nourrie des images bibliques. Regardez, par exemple, ce tableau de la Vierge avec l'enfant.

« A son cou se pendait la Sagesse du Père et sur ses bras s'asseyait la Force qui donne vigueur à tout. Le petit Jésus se tenait sur le sein maternel, et reposait sur le giron virginal celui qui est le Repos des âmes. Parfois, soulevant sa petite tête avec une expression ineffable de tendresse, il regardait sa Mère, celle que les anges désirent regarder ; d'une voix caressante, il appelait sa mère, celle que tout ce qui a souffle de vie appelle dans ses besoins » (Hom. IV).

Celle que tout ce qui a souffle de vie appelle dans ses besoins. Ne reconnaît-on pas l'écho de S. Bernard parlant de la Médiatrice de miséricorde ? Et plus encore quand il nous montre Marie au ciel « tournant vers nous ses yeux si miséricordieux qui sont la lumière du paradis » (Hom. VII), quand il salue en elle l'**Etoile** de la Mer, qui nous guide au port à travers les périls d'une traversée dangereuse et même sauve les siens si la barque vient à sombrer (Hom. VIII), quand il lui lance la triple invocation du **Salve** : dans les rangs de ceux que vous aurez sauvés, « puissions-nous nous trouver, ô clémente, ô tendre, ô douce Marie ».

Et par Amédée de Lausanne, par l'évêque qui s'adresse au peuple, la dévotion mariale de S. Bernard sort du milieu fermé du monastère, cesse d'être l'apanage d'une élite d'ascètes, rayonne sur le peuple chrétien dont elle nourrit la piété. Ne nous étonnons pas que S. Bernard ait exercé une telle influence que la dévotion du Moyen Age à Notre-Dame, et que la suavité de son enseignement pénètre encore la piété mariale contemporaine. Par la bouche de tant de ses fils et de ses moines, préposés par les papes à la conduite du troupeau, c'est encore lui, le chevalier de Notre-Dame, qui enflamme d'amour pour Marie les âmes des fidèles.

* *

L'iconographie représente assez souvent le Bx Amédée de Lausanne à genoux devant une statue de la Ste Vierge et recevant des mains de sa sœur une paire de gants. Une légende raconte en effet que sa sœur lui avait remis un jour des gants de la part de N.-D., en échange des homélies prononcées en son honneur. La cathédrale de Lausanne les aurait longtemps conservés dans son trésor où ils auraient été l'instrument de nombreux miracles.

Nous pouvons bien y voir, aussi, un symbole de la vénération du Bienh. Amédée — et aussi du Bienh. Guerric — pour la virginité de Marie et de l'amour de ces deux saints cisterciens pour la vertu de pureté. D'après la formule du **Pontifical,** les gants des prélats signifient la pureté du cœur et des mœurs. Et n'est-ce pas une des grâces de la dévotion à la Ste Vierge que de protéger la pureté du cœur et de la rendre toujours plus délicate ? N'est-ce pas le culte et l'amour de la Toute pure qui a peuplé de moines blancs les abbayes cisterciennes du Moyen Age ? Et n'est-ce pas un autre grand cistercien de ce temps, Adam de Perseigne (1221) qui expliquait qu'on les appelait les moines blancs, non pas tant à cause de la couleur de leurs vêtements que parce qu'ils sont les serviteurs de la candeur virginale de Marie ? (Mariale, 5e serm.).

27e jour

DEUX SAINTES CISTERCIENNES : SAINTE GERTRUDE ET SAINTE MECHTILDE

Afin de mieux éclairer la dévotion mariale de S. Bernard, de constater son influence, nous avons évoqué le souvenir de deux cisterciens, ses contemporains et ses disciples, le B. Guerric d'Igny et le B. Amédée de Lausanne. Il faudrait conti-

nuer cette galerie par les portraits d'Alfred de Riévaux († 1167), d'Adam de Perseigne († 1221), d'Etienne de Salley († 1252), etc...

Mais pour comprendre davantage l'influence mariale de S. Bernard, mieux vaudra rappeler la vie et la pensée de deux célèbres moniales cisterciennes, **Ste Gertrude** et **Ste Mechtilde.** Leur vie, le témoignage enthousiaste de leur vénération pour S. Bernard, quelques fleurs de leur piété mariale nous instruirons. Nous retrouverons chez ces filles de S. Bernard le même amour de la Ste Vierge, le même sens de sa médiation, le même espoir en son intercession, surtout pour la grâce de la persévérance finale, qui tourmente ces âmes saintes et qui amènera peu à peu le complément de l'**Ave Maria** : « priez pour nous pauvres pécheurs maintenant et à l'heure de notre mort ! »

I. — *Sainte Gertrude*

La grande Ste Gertrude naquit à Eisleben (Hte-Saxe), en 1256. Dès l'âge de cinq ans, elle fut placée chez les Bénédictines de Rodersdorf. Elle y fut élevée dans la piété, y fit profession de foi, en devint Abbesse en 1294. L'année suivante, elle passa au célèbre monastère de Helfta, qu'elle gouverna conjointement avec celui de Rodersdorf, pendant quarante ans, jusqu'à sa mort survenue le 17 novembre 1334. (D'autres auteurs identifient la Grande Gertrude avec une simple moniale du même couvent d'Helfta.)

Ce fut une religieuse humble, douce, mortifiée. Elle mena une vie toute contemplative. Dieu la favorisa continuellement de grâces extraordinaires : ravissements et extases. Dans son livre des **Révélations,** écrit en latin, elle a décrit les transports de son amour. Elle l'a fait avec grande ardeur et vivacité de sentiment. On a souvent rapproché ce livre des **Révélations,** de Ste Thérèse d'Avila.

Gertrude avait lu et médité les ouvrages de S. Bernard. Il semble bien même que c'est dans un de ses sermons (Cantique des Cantiques, LXI), et aussi dans un sermon du B. Guerric d'Igny (Serm. IV pour le dim. des Rameaux) qu'elle a puisé son ardente dévotion au Sacré-Cœur. Aussi bien, à l'occasion de la fête de S. Bernard, Ste Gertrude a peint de l'Abbé de Clairvaux un portrait où rutilent les couleurs et les ors de sa palette et qui révèle toute l'ardeur de sa vénération et de son amour.

« On ne pouvait le contempler sans être ébloui de l'éclat de ses vêtements. Ils étaient d'une triple couleur : l'intégrité de son innocence virginale brillait en lui de toute la blancheur des lys ; la profession de la Sainte Religion et sa vie très parfaite étaient représentées par la couleur violette. Son amour fervent par le rouge des rubis. Ces trois brillantes couleurs se jouaient dans l'âme de notre bienheureux Père... Sa poitrine, son cou, ses mains paraissaient chargées de lames d'or incrustées de pierreries roses... Les lames d'or signifiaient l'éloquence de sa doctrine... Les pierreries figuraient les paroles d'amour... Le Seigneur attira dans son cœur la perfection et la dévotion que les élus du ciel avaient tirées des paroles et des études de ce Père, et les envoya dans le cœur de Bernard... Alors il s'échappa de ce cœur comme un luth merveilleux, des sons d'une douce harmonie qui chantaient ses vertus et principalement son amour et son innocence... Il portait sur la tête une splendide couronne » *(Héraut de l'Amour divin,* IV, 49).

Pourtant, il semble qu'elle ait eu quelque peine d'abord à pratiquer la doctrine « **à Jésus par Marie** ». N'était-ce pas honorer Marie au détriment de Jésus ? Il fallut que N.-S. lui-même lui résolût cette difficulté afin d'apprendre à bien équilibrer dans sa piété ces deux dévotions.

« Elle avait la coutume (qui existe du reste entre ceux qui s'aiment) de reporter tout ce qui lui paraissait beau et agréable vers son Bien-Aimé. Aussi lorsqu'elle entendait lire ou chanter en l'honneur de la Bienh. Vierge et des autres saints des paroles qui excitaient son affection, c'était vers le Roi des rois, son Seigneur choisi entre tous et uniquement aimé, qu'elle dirigeait les élans de son cœur. Il arriva en la solennité de l'Annonciation, que le prédicateur se plut à exalter la Reine du Ciel et ne fit pas mention de l'Incarnation du Verbe, œuvre de notre salut. Celle-ci en éprouva de la peine, et passant après le sermon devant l'autel de la Mère de Dieu, elle ne ressentit pas, en la saluant, la même tendresse douce et profonde, mais son amour se porta par contre avec plus de force vers Jésus, le fruit béni du sein de la Vierge. Comme elle craignait d'avoir encouru la disgrâce d'une si puissante Reine, le consolateur plein de bonté dissipa doucement son inquiétude : Ne crains rien, ô ma bien-aimée, dit-il, car il est très agréable à la mère qu'en chantant sa louange et sa gloire, tu diriges vers moi ton attention. Cependant, puisque ta conscience te le reproche, aie soin, lorsque tu passeras devant l'autel, de saluer dévotement l'image de ma Mère immaculée et de ne pas saluer mon image. — O mon Seigneur et unique Bien, s'écria-t-elle, jamais mon âme ne pourra consentir à délaisser celui qui est mon salut et ma vie pour diriger ailleurs ses affections et son respect. — Le Seigneur lui dit avec tendresse : O ma bien-aimée, suis mon conseil ; et chaque fois que tu auras paru me délaisser pour saluer ma Mère, je te récompenserai comme si tu avais accompli un acte de cette haute perfection par laquelle un cœur fidèle n'hésite pas à m'abandonner, moi qui suis le centuple des centuples, afin de me glorifier davantage » *(Héraut de l'Amour divin,* III, 30).

Depuis ses scrupules furent dissipés. Elle aima et résolut de saluer la Vierge Marie ou les images qui la représentent. Ses saluts vont à la Médiatrice : c'est de vous que le Roi des rois a voulu naître ; c'est de votre lait qu'il a voulu être nourri; daignez aussi nourrir nos âmes des divines influences.

N'est-ce pas aussi en Médiatrice de miséricorde qu'elle nous montre Marie :

« La Reine des Vierges s'avança, fléchit le genou avec respect et se présenta comme Médiatrice entre Dieu et la Congrégation, priant très dévotement pour chacun. Mais le Roi son Fils la releva avec grande déférence et la plaçant à ses côtés sur le trône de sa gloire, lui donna puissance illimitée de commander à son gré... » *(Héraut de l'Amour divin,* L, 9).

II. — *Sainte Mechtilde*

Selon quelques historiens, Ste Mechtilde serait une sœur cadette de Ste Gertrude. En tout cas, elle fut sa sœur d'âme. Chez Mechtilde, comme chez Gertrude, même dévotion au Sacré-Cœur, même dévotion à la Ste Vierge, toutes deux puisées à la même source des écrits de S. Bernard.

Vers sept ans, sa mère l'emmena voir son aînée Gertrude. Elle ne voulut plus s'en séparer. Elle resta au couvent d'Helfta, y devint religieuse, reçut elle aussi de nombreuses grâces extraordinaires de contemplation. C'est généralement le samedi, ou les jours de fête de la Ste Vierge, surtout en la fête de l'Annonciation, ou encore quand elle dit l'office de la Vierge que Ste Mechtilde entre en extase et reçoit de vives lumières sur Marie. Autre période des faveurs de Notre-Dame :

le temps de l'Avent, période mariale par excellence. N'est-ce pas tradition monastique que le mercredi des Quatre-Temps de l'Avent on fasse au chapitre homélie sur le **Missus est ?**

Ste Mechtilde connaît ces homélies de S. Bernard. Elle entend le Père céleste lui expliquer l'**Introït** de la messe de S. Bernard : « **In medio Ecclesiæ.** »

« Le milieu de l'Eglise, c'est l'Ordre bénédictin. Dans ce milieu qui est la colonne soutenant tout l'édiface, le Seigneur a ouvert la bouche à notre Bienh. Père, et le St-Esprit l'a rempli surabondamment. Dieu l'a comblé de l'esprit de sagesse et d'intelligence, car Bernard a tout connu par l'Esprit-Saint dans une fruition très savoureuse. Quant à la *Stola gloriæ*, c'est le vêtement de gloire tissé de candeur et de fécondes vertus, rehaussé par l'humilité et la divinité du Sauveur fondues harmonieusement » *(Rev.* I, 18).

La sainte a consigné ses pensées et ses révélations dans un ouvrage intitulé : **Le livre de la grâce spéciale.** Il contient un **petit Traité** sur la Vierge, écrit en commentaire des textes liturgiques : antiennes, séquences, répons de l'office de la Ste Vierge.

De S. Bernard, Mechtilde a particulièrement hérité la dévotion de louange ou de glorification. Elle aime contempler la gloire de Marie, se souvenir de ses joies, l'en féliciter avec le chœur des anges. Elle s'unit aux saints pour la saluer et la louer.

Mais elle ne néglige pas pour autant la dévotion d'imitation. Marie est l'exemplaire de la perfection, qui possède toutes les vertus. Et la moniale de les détailler afin de présenter Marie comme modèle de l'âme.

Enfin, elle n'oublie pas non plus la dévotion-prière. Marie, médiatrice d'exemple est aussi médiatrice de grâce, celle dont l'intercession assurera notre salut. Son **Petit Traité sur la Vierge** pourrait tout aussi bien avoir pour titre : **Petit traité sur l'Ave Maria.** Elle est peut-être l'initiatrice de cette dévotion aux trois **Ave Maria,** dont les Capucins se feront dans la suite les propagateurs, surtout à partir du XVII[e] siècle. Cette pratique est hommage à la Ste Vierge, en l'honneur de ses relations si intimes avec les trois Personnes de la T. S. Trinité ; elle est aussi supplication à la Médiatrice pour obtenir la grâce d'une bonne mort.

« Pendant qu'elle priait la glorieuse Vierge Marie de daigner l'assister de sa présence à sa dernière heure, la Ste Vierge répondit : Je te le promets, mais, toi, récite chaque jour trois *Ave Maria.*

Par le premier, tu t'adresseras à Dieu le Père, qui, dans sa souveraine puissance, a exalté mon âme au point de me donner rang après lui seul, au ciel et sur la terre, et tu lui demanderas que je sois présente à l'heure de ta mort pour te réconforter et chasser loin de toi toute puissance adverse.

Par le second tu t'adresseras au Fils de Dieu, qui, dans son insondable Sagesse, m'a douée d'une telle plénitude de science et d'intelligence que je jouis de la T. S. Trinité, dans une connaissance supérieure à celle de tous les autres saints. Tu lui demanderas aussi que, par cette clarté qui de moi fait un soleil assez radieux pour illuminer le ciel tout entier, je remplisse ton âme à l'heure de la mort, des lumières de la foi et de la science et que tu sois abritée contre toute ignorance et toute erreur.

Par la troisième, tu t'adresseras au St-Esprit, qui m'a inondée de son amour, pour me donner une telle abondance de douceur et de tendresse que Dieu seul en possède plus que moi ; et tu demanderas que je sois présente à l'heure de ta mort, pour répandre en ton âme la suavité du divin amour. Ainsi tu pourras triompher des douleurs et de l'amertume de la mort, au point de les voir se changer en douceurs et allégresses » *(Le livre de la grâce spéciale,* I, ch. 47).

Nous retrouvons chez Ste Mechtilde tous les éléments de la vraie dévotion à Marie préconisée par S. Bernard. Et que de traits authentiques pourraient illustrer l'efficacité de la pratique des trois **Ave Maria !**

* *

Ste Gertrude et Ste Mechtilde sont surtout connues par leur dévotion au Sacré-Cœur. Mais n'oublions pas que dévotion au Sacré-Cœur et dévotion à Marie sont intimement liées chez elles. Ste Gertrude, un peu inquiète d'abord de perdre de vue N.-S. en honorant sa Mère, apprit un jour de lui que ces deux dévotions vont de pair, que de glorifier sa Mère c'est le glorifier, qu'il a donné le premier l'exemple de cette vénération et de cet amour qu'on ne peut mieux honorer Marie que par son Cœur. Elle avait demandé au Seigneur :

« Dites-moi quel hommage je puis offrir à votre Bienh. Mère, en compensation des heures que j'aurais dû réciter à sa louange.

— Loue-moi, lui répondit le Seigneur, par la douce harmonie de mon cœur, par l'innocence de sa virginité parfaite. Vierge, elle m'a conçu ; Vierge, elle m'a enfanté ; Vierge, elle est demeurée après l'enfantement. Elle m'a imité, moi, l'innocence même, qui me suis laissé arrêter à l'heure des Matines, pour la Rédemption du monde et fus ensuite lié, souffleté, frappé sans pitié, accablé d'outrages et d'opprobres...

Or pendant qu'elle louait le Seigneur, elle le vit présenter son cœur divin en forme d'une coupe d'or à la Vierge-Mère. La Vierge but à longs traits ce breuvage plus doux que le miel et parut enivrée après que cette liqueur eut pénétré son être tout entier. Celle-ci dit alors à la Vierge-Mère : Je vous loue et vous salue, Mère de toute félicité, très digne sanctuaire du Saint-Esprit, *par le très doux Cœur de Jésus-Christ,* Fils de Dieu le Père et votre très aimant Fils. Je vous prie de nous aider dans tous nos besoins et à l'heure de notre mort » *(Héraut de l'Amour divin,* III, 46).

28[e] jour

INFLUENCE MARIALE DE SAINT BERNARD DANS L'ORDRE CISTERCIEN

En dehors de quelques saints ou saintes, c'est dans l'ordre cistercien qu'il nous faut entrevoir l'influence mariale de S. Bernard pour mieux nous rendre compte de la solidité, de l'efficacité de la grâce (au sens de secours et de charme) de la spiritualité de l'Abbé de Clairvaux, toute pénétrée d'union habituelle à Marie.

Du vivant même de S. Bernard on comptait, en Europe, 68 monastères issus de Clairvaux. Aujourd'hui encore, après toutes les révolutions et les persécutions, il existe dans le monde presque autant de monastères cisterciens, sans parler des couvents de moniales. Cependant on peut essayer de brosser un large tableau, à deux volets : **avant** et **après** S. Bernard. Aux progrès qu'a réalisés cet Ordre, un des plus austères, et par certaines figures éminentes, il faut reconnaître que la sève était bonne qui a poussé cet arbre géant et séculaire. Et si l'esprit marial qui inspire l'Ordre cistercien est antérieur à S. Bernard, on constatera pourtant que c'est notre saint qui lui a donné cette vigueur.

I. — *Avant Saint Bernard*

D'après le pape Grégoire X, « dès sa prime origine, cet Ordre voué au divin service a singulièrement affilié son institution à la Vierge glorieuse ».

Et en effet, quand le fondateur des Cisterciens, S. Robert de Molesmes, toujours à la recherche d'une plus haute perfection, s'en vint s'établir à Citeaux avec 21 de ses moines les plus fervents, il voulut, comme il avait fait à Molesmes, que le nouveau monastère fût placé sous le vocable de Notre-Dame. Grande était sa dévotion à la Ste Vierge. On racontait qu'il était, par procuration maternelle, dès avant sa naissance, le fiancé de Marie : sa mère Ermengarde, sur le point d'être mère, vit en songe la T. S. Vierge qui lui offrit une bague d'or, en disant : « Je veux pour fiancé le fils que tu as conçu. Voici l'anneau du contrat ».

S. Robert ne resta que peu de temps à la tête de Citeaux, car Urbain II lui ordonna de regagner Molesmes, dont les moines le réclamaient. Ils l'avaient déjà réclamé plusieurs fois, avant la fondation de Citeaux, mais sans revenir à la stricte régularité qu'il exigeait d'eux.

Le Bx Albéric qui lui succéda, un des 21 qui avaient quitté Molesmes avec Robert, était aussi un grand dévot de la Vierge. Déjà Citeaux était voué à N.-D. Albéric lui donna un nouveau témoignage de l'alliance de ses moines... sur le désir même de la Ste Vierge. Un jour d'août, tandis qu'on chantait matines au chœur, la Ste Vierge apparut au milieu des moines. Elle s'approcha de l'Abbé et lui mit sur les épaules une robe toute blanche. Au même instant la coule des autres moines devint toute blanche !...

Peut-être la légende a-t-elle embelli les choses. Pourtant on fêta longtemps cet anniversaire dans l'Ordre, le 5 août, sous le titre : « Descente de la bienheureuse Vierge Marie à Citeaux, et miraculeux changement de l'habit noir en habit blanc, sous le très saint Abbé Albéric ». On y verra toujours un signe de la dédicace de ses moines de Citeaux à N.-D., « on appelle les Cisterciens les moines blancs, écrira plus tard Adam de Perseigne, non pas tant à cause de la blancheur de leur vêtement que parce qu'ils sont spirituellement les serviteurs de la splendeur de la Vierge ».

S. Albéric mourut en 1109, après neuf années seulement d'abbatiat. Il avait fait confirmer l'Ordre nouveau par le pape Pascal II, et lui avait donné ses premières institutions:

Un autre moine de la première heure lui succéda, S. Etienne de Harding. Il devait gouverner la jeune abbaye pendant 24 ans. C'est lui qui accueillit le jeune Bernard et le chargea, à 25 ans, de fonder Clairvaux. On peut dire qu'il a fait de Citeaux un Ordre. Il assista à son splendide épanouissement, et dans son souci de garder l'unité d'inspiration et de vie dans la fidélité à la règle, il lui donna cette **Charte de Charité** qui en fait « un corps, une Eglise, un Ordre ». Mais ce que nous devons noter ici chez lui, c'est la même tendre dévotion à Notre-Dame. La Ste Vierge serait descendue près de l'Abbé Etienne, pendant le travail, et l'aurait ceint d'un cordon de laine ; et depuis, contrairement à l'usage des autres bénédictins, les religieux de Citeaux portent la ceinture sur le scapulaire.

Ainsi, par ses trois premiers fondateurs, Robert, Albéric et Etienne, Citeaux est vraiment l'Ordre de Marie. « A cette grande Dame » les Cisterciens rendent l'hommage lige (Hélinaud de Froidmont). Ogier de Locedio interpellera ainsi le moine de Citeaux : « O toi, le moine de la Mère du Très-Haut, toi qui est venu en héritage dans l'Ordre de Marie... »

Toute une floraison de légendes s'épanouit dès ces premières années. La plus célèbre est celle de la Vierge au manteau : « Qu'est-ce donc, ô T. S. Vierge, je ne vois aucun de mes frères dans le ciel. Serait-il possible que des religieux qui vous sont si dévoués soient exclus du paradis ? » Ainsi interpellait la Vierge un bon frère cistercien, favorisé d'une vision du ciel et qui n'y découvrait aucun des anciens de Citeaux. Marie apaisa son émoi : « Ils me sont si chers, mes fils de Citeaux, que je les garde sur mon cœur. » Et elle entrouvit son ample manteau et lui montra ses frères.

Alors, comment parler de l'influence mariale de S. Bernard ?

II. — *Après Saint Bernard*

Elle fut et elle reste si profonde qu'on peut dire, qu'à ce point de vue aussi, « il peut être considéré comme le second fondateur » de l'Ordre cistercien [1].

La dévotion à la Ste Vierge qui s'accordait à la pente de sa propre piété, il l'a maintenue à Clairvaux et dans ses filiales, il l'a promue, il lui a conquis, comme à toute la spiritualité cistercienne, par le prestige de sa sainteté et le charme de sa parole, ces vocations innombrables qui multiplièrent les abbayes à travers l'Eur pe. Surtout, il a fait apparaître cette dévotion comme un élément de la spiritualité cistercienne et le facteur providentiel du progrès de l'Ordre.

Sans son enseignement, la dévotion cistercienne à la Ste Vierge n'eût peut-être été, pour l'ensemble des moines, que le vocable de Notre-Dame donné au monastère, l'**Ave Maria** du matin et le **Salve Regina** du soir ; sans ses homélies cette dévotion n'eût pas eu chez ces hommes, cette tendresse, cet élan, cette fraîcheur ; sans ce chef de file n'aurait pas existé cette école d'ascétique et de mystique toute pénétrée de confiance en Marie, qui exerça sur tout le Moyen Age une si profonde influence.

Avec lui et grâce à lui l'ordre cistercien est imprégné pour toujours de cette confiance inconfusible en la Médiatrice de miséricorde : « Ce fut un maître, incontestablement. Il a marqué de sa griffe les œuvres cisterciennes ; dans le culte que nous rendons à Marie, il est toujours **hebdomadier et invitateur.** Il le restera » [2].

Citons quelques noms célèbres qui illustrent cette affirmation.

L'Abbé de Rancé, l'homme de l'absolue pénitence dont Bossuet a écrit : « C'était un autre S. Bernard en doctrine, en piété, en mortification, en humilité, en zèle, en pénitence et la postérité le comptera parmi les restaurateurs de la vie monastique. » Un autre saint Bernard... en piété. Tout particulièrement en piété mariale. Il érige l'image de la Ste Vierge au-dessus de la porte du monastère avec les mots que nous connaissons bien : « **Ipsa tenente non corruis, protegente non metuis, propitia perveneris ;** Si elle te soutient, tu ne tomberas pas, si elle te protège, tu n'auras pas à craindre, si elle t'est favorable, tu parviendras au but. »

Dom Augustin de Lestrange, dont l'exode à la Val-Sainte pendant la Révolution avec les reliques de S. Bernard sauva l'œuvre séculaire et lui donna un rebondissement. C'est à la protection de la Ste Vierge qu'il attribuait d'avoir pu échap-

[1] Pourrat, *La Spiritualité chrétienne*, II, 12.

[2] D. Dom Noguès, *Mariologie de S. Bernard*, p. 196.

per, lui et ses frères, aux périls de la Révolution et aux décisions du citoyen Barbotte : « ...Cet établissement n'est fondé que sur un renoncement anti-social à la patrie et aux plus doux sentiments de l'humanité. La loi qui veille sur ses enfants ne peut leur permettre de s'engager dans une association isolée du grand ensemble ». En témoignage de sa reconnaissance, Dom de Lestrange introduira dans les **Règlements de la Val-Sainte** de nouvelles pratiques de dévotion à la Ste Vierge, toujours en honneur dans les monastères cisterciens.

Frère Gabriel Mossier, car il faut faire place aussi à un convers. L'histoire « **Du champ de bataille à la Trappe** » a enchanté notre jeunesse. Et les dévots de Marie en ont retenu des mots qu'on n'oublie pas, comme celui-ci : « La dévotion à Marie c'est le train de plaisir pour le ciel. »

Il suffit de signaler la grande place que Marie occupe dans la journée de tout cistercien, dont tous les monastères sont placés sous le vocable de Notre Dame par décision capitulaire de 1134. La journée débute par l'**Ave Maria** au chœur et s'achève par le **Salve Regina**. Chaque jour un religieux célèbre la messe **de Beata,** et quand les rubriques le permettent l'office canonial du samedi est celui de la Ste Vierge. On chante le **Sub tuum** avant la messe conventuelle et l'antienne de l'Incarnation **Spiritus Sanctus** marque la sortie du chœur. Au nom de Marie, les moines s'inclinent en révérences variées comme au nom de Jésus...

S. Bernard n'a pas créé cette dévotion dans l'Ordre de Citeaux. Mais on pourrait dire qu'il l'a « lancée » si le mot était de mise ici.

* *

« ...Rien de gracieux comme le spectacle de ces moines accourant, le travail terminé, formuler une prière devant sa statue ; ils s'agenouillent, novices fluets, moines à l'ample coule, convers pivotant sous la rotonde de leur chape rigide, et tous avant de s'immobiliser dans la ferveur adorante, composent les plis de leur robe : on dirait des colombes ramassant leur ombre sous un dernier battement d'ailes. Faut-il répéter que c'est à notre Père S. Bernard que nous devons cette atmosphère mariale qui nous réchauffe et nous garde. Un jour se heurtant à la résistance de son frère André, qu'il exhortait en vain à entrer à Citeaux, Bernard eut recours à la prière. Justement André venait de recevoir son épée de chevalier, à la fin de sa première campagne. Et voici qu'à ce récalcitrant, Aleth apparaît toute souriante. Aussitôt il court trouver son frère Bernard : « J'ai vu ma Mère, je suis prêt à te suivre ! » Ce que Bernard a fait pour André, il l'a fait pour chacun de nous : par ses écrits, par sa prière, par sa vie sainte, il nous montre Marie, elle nous apparaît belle et souriante, elle s'avère perpétuelle médiatrice entre Dieu et les hommes ; Mère de Dieu, elle nous inspire confiance, Mère des hommes, elle nous blesse d'amour. Toujours attentive à mener l'homme à Dieu, elle finit par les réconcilier, elle travaille à les unir, elle réussit souvent à les identifier... *Bernarde, Bernarde, ad quid venisti*, Bernard, Bernard, pourquoi es-tu venu ? Nous pourrions lui faire dire : Je suis venu réapprendre au monde à aimer Marie... » (Dom Nogues, *op. cit.*, p. 202 et 203).

29e jour

INFLUENCE MARIALE DE SAINT BERNARD DANS LA CHRÉTIENTÉ DU MOYEN AGE, D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

« Je suis venu réapprendre au monde à aimer Marie. » Telle est l'interprétation cistercienne de la mission de S. Bernard. Et il est bien vrai que son rayonnement marial s'étend bien au-delà de ses abbayes. Son influence s'est fait sentir dans toute la chrétienté. On peut la relever au **Moyen Age, hier,** et **aujourd'hui** encore. Le flambeau s'est transmis de génération en génération ; nous regardons encore vers sa lumière.

Ici, comme pour l'Ordre cistercien, nous ne pourrons suivre que les lignes de faite. Mais ce regard nous donnera une idée de ce que lui doit la piété mariale de tous les temps. Même ceux qui laissent à penser que certaine tradition a peut-être exagéré le message marial de S. Bernard, estiment pourtant que « son talent, son éminente sainteté et la mission extraordinaire qu'il a remplie dans l'Eglise de son temps ont accru l'influence qu'ont exercée sur les contemporains et les générations suivantes ses exemples et ses écrits »[1].

I. — *Au Moyen Age*

S. Bernard a donné un tel relief à Marie, Médiatrice de miséricorde, que c'est surtout dans ce rôle que la Ste Vierge apparaitra aux hommes du Moyen Age.

On en peut juger d'abord par les multiples livres de théologie ou de piété sur la Ste Vierge écrits après S. Bernard : traités, sermons, poésies même, et qui exaltent par-dessus tout la miséricorde de Marie. On y reconnaissait si bien l'écho de ses homélies que ces ouvrages, souvent anonymes par humilité, lui furent naturellement attribués. Bien plus, même s'ils portaient une signature, ils finirent par être enlevés à leur véritable auteur, pour être classés dans les œuvres de S. Bernard, le théologien de la miséricorde de Marie.

Même phénomène pour les prières dont les formules existaient déjà, comme nous l'avons vu.

Les « miracles » de Notre-Dame ou les « mystères » font toujours voir Marie en Avocate, en suprême refuge, en dernier espoir des causes les plus désespérées, celle qui finit toujours par déchirer les pactes conclus avec Satan, et par lui faire lâcher prise. Ils portent sur la scène ce qu'écrit Jean de Cirey : « Si, par impossible, le diable et Judas lui-même se mettaient à suivre la règle de Citeaux, humblement et entièrement, il ne faudrait pas désespérer de leur salut final : la Vierge, par sa miséricorde, saurait bien les sauver ». Et nous avons vu comment le fameux « Procès de Paradis » est sorti d'un sermon de S. Bernard.

La peinture elle-même, ce grand et unique livre de nos ancêtres, s'inspire de cette pensée bernardine. L'image de la Vierge au manteau est née de l'idée de la miséricorde de Marie ; elle en a été l'expression la plus vive.

Ainsi ouvrages religieux, prières familières, mystères et récits, peintures, tout témoigne, à cette époque, que l'image de la Vierge miséricordieuse, prêchée par S. Bernard, domine la piété monacale et populaire. Peut-être a-t-on forcé la note, laissé dans l'ombre d'autres enseignements de S. Bernard sur la Ste Vierge, risqué de se fourvoyer dans ce que S. Augustin appelait déjà « l'hérésie de miséricorde », il n'empêche que l'influence bernardine est évidente. Ce flot se clarifiera sur son parcours, mais le même courant traversera toujours notre piété mariale : Marie sera désormais, beaucoup plus que par le passé, **Mater misericordiæ.**

Et si on l'entend au sens où l'enseignait S. Ber-

[1] J. Leclercq. *Maria*, t. II, p. 574.

nard : que la miséricorde de Marie a valu au monde la pitié de Dieu et que sa miséricorde vaut à chaque âme la même pitié divine, qui prétendrait que tel n'est pas l'économie du salut ?

II. — *Hier*

Aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, S. Bernard reste l'oracle de la doctrine et de la piété mariales. L'accent est mis davantage sur la doctrine de la médiation de Marie, mais on n'oublie pas que c'est une médiation de miséricorde auprès du médiateur même, Notre-Seigneur.

Parmi d'autres témoignages, retenons celui de prédicateurs célèbres : Bossuet et Bourdaloue, et de deux saints missionnaires : S. Louis-Marie de Montfort et S. Alphonse de Liguori.

« A qui Bossuet et Bourdaloue, les deux plus grands théologiens de la chaire française au XVIIe siècle, ont-ils emprunté la belle doctrine qu'ils enseignèrent dans leurs sermons sur la Ste Vierge, à qui, si ce n'est à S. Bernard ? » (Vacandard). A propos de Bossuet on a bien remarqué :

« On s'attendrait à ce que S. Bernard, le chantre médiéval de Marie, ait fourni abondamment Bossuet. Or des extraits assez nombreux qu'il en cite, à peine la moitié se refère à la Ste Vierge. L'orateur du XVIIe siècle français, tout en raison, avait-il quelque difficulté à suivre, chez S. Bernard, une raison toute en affectivité ? Ou bien la regardait-il comme le seul témoin de cette tradition patristique qu'il avait lui-même exploitée sérieusement ? Il n'est pas douteux, en tout cas, que la théologie mariale de Bossuet se soit *sensibilisée* au contact du *tendre et affectueux saint Bernard* » (Chan. E. Terrillon, *Revue du Rosaire*, février 1953).

La raison profonde ne serait-elle pas plutôt que la doctrine mariale de S. Bernard était devenue au XVIIe siècle bien commun de l'Eglise ? Le magnifique éloge, par Bossuet, de S. Bernard, « le plus fidèle et le plus chaste des enfants » de Marie, la doctrine si explicite du grand orateur sur la médiation de Marie dont il reconnaissait en S. Bernard un des hérauts — « qui a cru devoir à vos soins et à votre charité maternelle l'influence continuelle de grâces qu'il recevait de votre cher Fils », — et le seul fait que la moitié de ses citations de S. Bernard concernent la Ste Vierge, donnent à penser que l'abbé de Clairvaux a plus que sensibilisé la théologie mariale de Bossuet.

De Bourdaloue nous avons rappelé ce qu'il déclarait, après S. Bernard, du lien étroit entre la maternité virginale et la maternité divine, et dont il dit :

« Cette pensée de S. Bernard a quelque chose de sublime et pour peu d'étendue qu'on lui donnât, elle remplirait vos esprits des plus hautes idées de la religion ». (Voir notre 8e Instruction.)

Avec les deux saints prédicateurs populaires, S. Louis-Marie de Montfort et S. Alphonse de Liguori, réapparaît plus vive l'image de la Médiatrice de miséricorde. Nous reparlerons du premier de ces missionnaires. Quant à S. Alphonse, prêtons attention surtout à l'idée directrice de ses **Gloires de Marie :** il veut mettre dans un plus grand jour certaines propositions dont celle-ci, qui est le fondement des chap. VI-IX de son livre : Dieu veut que toutes les grâces nous parviennent par les mains de Marie. N'est-ce pas de la plus authentique théologie bernardine ?

III. — *Aujourd'hui*.

Il est facile de reconnaître que la dévotion à la Ste Vierge de nos jours reste toujours tributaire de la doctrine de S. Bernard, même si elle nous arrive par l'intermédiaire de disciples, comme S. Louis-Marie de Montfort.

Deux courants se dessinent dans cette dévotion, l'un populaire, l'autre plus savant.

Le courant populaire est celui de la miséricorde. La dévotion à la Ste Vierge reste, dans la pensée de nos contemporains, comme le suprême espoir malgré nos misères, nos péchés, nos rechutes. Et n'allons pas penser que c'est une dévotion présomptueuse qu'il faut condamner ; c'est une dévotion de confiance qu'il faut garder. Nul ne l'a peut-être mieux expliqué, dans le concret, à la sensibilité de nos contemporains, que Péguy dans ses entretiens avec son ami Joseph Lotte.

« Figure-toi que, pendant dix-huit mois, je n'ai pu dire mon *Notre Père*. « Que votre volonté soit faite », je ne pouvais pas dire ça. Je ne pouvais pas. Comprends-tu cela ? Je ne pouvais pas prier Dieu, parce que je ne pouvais pas accepter sa volonté. C'est effrayant. Il ne s'agit pas de dire des prières à la mie de pain, il s'agit de dire vraiment ce que l'on dit. Je ne pouvais dire vraiment : Que votre volonté soit faite ! Alors je priais Marie. Les prières à Marie sont des prières de réserve. Il n'y en a pas une, dans toute la liturgie, pas une, tu entends, pas une, que le plus lamentable pécheur ne puisse dire vraiment. Dans le mécanisme du salut, l'*Ave Maria* est le dernier secours. Avec lui on ne peut être perdu (27-9-12) ».

On récite l'**Ave** non pour se dispenser de faire la volonté de Dieu, mais pour que Marie donne la force de pouvoir dire un jour le **Notre Père :** Que votre volonté soit faite.

L'autre courant est celui d'une dévotion à Marie plus éclairée, plus consciente de ses raisons, qui vienne de l'esprit sans cesser de passer par le cœur. Il s'élance plus pur ; il veut aller droit son chemin, sans déviation. Il est vrai que la peur d'un mal nous conduit dans un autre et qu'il risque, chez certains, d'être trop cérébral, alors qu'il est par nature mouvement du cœur.

Et le fondement immédiat sur lequel on veut asseoir cette solide dévotion à Marie, c'est sa médiation et, plus précisément, sa médiation, dans l'acquisition de la grâce. Pour sa médiation dans la dispensation des grâces il semble que l'accord unanime soit fait. Reste seulement à préciser en quel sens exact Marie peut être appelée corédemptrice de l'humanité avec son Fils, quand elle est elle-même rachetée.

Alors ne voit-on pas que ce double courant prend sa source dans cette médiation de miséricorde qui caractérise la mariologie bernardine. Pour lui, Marie est Médiatrice, parce que sa prière et ses vertus ont mis en route les desseins de la miséricorde de Dieu, que n'avaient pu déclancher jusque-là la sainteté des justes de l'ancienne Loi : médiation dans l'acquisition de la grâce. Et elle est Médiatrice de miséricorde, parce que c'est sa miséricorde pour notre état de déchéance qui a porté sa prière et ses vertus à cette hauteur, et parce que sa miséricorde envers chaque âme atténue pour nous les rigueurs du Souverain Juge.

* *

On inhuma S. Bernard dans la chapelle de la Ste Vierge à Clairvaux, à cause de sa tendre dévotion à Marie. Témoignage posthume de sa dévotion, mais symbole de sa mission providentielle.

Pour ses moines cette pierre tombale devant l'autel de la Vierge était comme une invitation à vénérer, prier et imiter N.-D. comme avait fait leur Père.

Pour toute la chrétienté elle signifie la même chose. Pour pénétrer dans cet oratoire de la divinité, dans ce « temple de Salomon et cette Cité mystique de Dieu » (Montfort, Traité n° 48) qu'est la T. S. Vierge, il n'est meilleure compagnie que ce maître et modèle. Avec lui, en toute sécurité d'intelligence et de foi, nous pouvons nous approcher de Marie, parce qu'il nous apprend dans quelle dépendance nous sommes de la T. S. Vierge pour notre salut, qu'elle nous a mérité et qu'elle continue de nous appliquer. Et avec lui nous pouvons nous approcher d'elle avec tout l'élan de notre confiance, malgré nos fautes et nos récidives, parce qu'elle est la miséricordieuse, la douce, la bonne Vierge Marie dont la mission est d'apaiser et de réconcilier.

Par les enseignements de S. Bernard, par ses mérites et son intercession nous trouverons accès près de la Mère qui nous donnera accès près de son Fils.

30e jour

SON PAREIL : SAINT LOUIS-MARIE DE MONTFORT

On se souvient de l'épitaphe de S. Louis-Marie de Montfort, à Saint-Laurent-sur-Sèvre : « Si tu demandes ce que fut sa piété envers Marie, personne n'a jamais mieux ressemblé à S. Bernard ». L'auteur inconnu de cette inscription pensait, sans doute, d'abord à la vive dévotion du missionnaire. C'est tout aussi vrai de son œuvre mariale.

Quand on étudie les homélies mariales de S. Bernard souvent revient à la mémoire un texte de S. Louis de Montfort, qui le répète, l'explique ou le prolonge. Cela indique combien la spiritualité de l'auteur du **Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge** est tributaire des idées de l'abbé de Clairvaux.

« Le fils sage est la gloire de son Père » (Prov., X, 1). On peut appliquer cette maxime à Montfort qui est la gloire de S. Bernard.

Nous verrons successivement en S. L.-M. de Montfort le **disciple** et le **maître,** ce par quoi il dépend de S. Bernard et ce par quoi il l'achève.

I. — *Le disciple*

Pour mieux saisir la dépendance spirituelle bernardine de Montfort, il faut aller au-delà des relevés et des statistiques. On pourrait évidemment regarder dans le **Traité** le nombre de fois que se trouve cité le nom de S. Bernard, comparer ce chiffre avec celui des autres Pères ou Docteurs, S. Augustin et S. Bonaventure, relever les textes de S. Bernard, reproduits sans référence, tant ils sont devenus l'expression naturelle de la pensée de Montfort. La démonstration est moins matérielle mais plus profonde, qui confronte les idées maîtresses des deux grands serviteurs de Marie.

Ces idées maîtresses sont les mêmes : même principe et même application. Dans le plan divin du salut, Marie est la Médiatrice de miséricorde entre Dieu et nous ; dans le plan divin de notre sanctification elle doit être la médiatrice entre nous et Dieu.

Quel est en effet le pivot de la spiritualité montfortaine, sinon la médiation de miséricorde de la T. S. Vierge qui lui donne domination sur les âmes ? Dès les premières pages du **Traité**, à la base de tout, il établit cette médiation de Marie. Il l'envisage dans toute son étendue, dans ses deux temps : médiation dans l'acquisition de la grâce, médiation dans la dispensation des grâces (nos 16-36). De cette vérité découle immédiatement le pouvoir, la domination, la royauté de Marie sur les âmes et la nécessité de la dévotion à Marie pour le salut et plus encore pour la perfection (nos 37-59).

Cette médiation de la Ste Vierge présente chez Montfort une telle ampleur, un si large développement, tant de déterminations au propre ou en figuré selon le rôle attribué aux trois Personnes divines, qu'on risque de moins remarquer qu'elle est médiation de miséricorde. Et pourtant cette idée chère à S. Bernard se retrouve nettement et expressément affirmée, qu'il s'agisse de médiation descendante, de Dieu à nous, ou de médiation ascendante, de nous à Dieu.

Ainsi il écrit, et dès ses premières lignes sur la médiation de la Ste Vierge :

« Dieu le Père n'a donné son Unique au monde que par Marie. Quelques soupirs qu'aient poussés les patriarches, quelques demandes qu'aient faites les prophètes et les saints de l'ancienne Loi, pendant quatre mille ans, pour avoir ce trésor, il n'y a eu que Marie qui l'ait mérité et trouvé grâce devant Dieu par la force de ses prières et la hauteur de ses vertus. Le monde étant indigne, dit S. Augustin, de recevoir le Fils de Dieu immédiatement des mains du Père, il l'a donné à Marie afin que le monde le reçût par elle » (n° 16).

Quant à la médiation montante de nous à Dieu, rappelons-nous ce qu'il écrit de l'Incarnation :

« Ce mystère est le trône de la miséricorde... de Dieu. Le trône de sa miséricorde pour nous, parce que, comme on ne peut approcher de Jésus que par Marie, on ne peut voir Jésus ni lui parler que par l'entremise de Marie. Jésus qui exauce toujours sa Mère, y accorde sa grâce et sa miséricorde aux pauvres pécheurs : *adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ* » (n° 248).

Rien de caractéristique sur ce point comme sa formule de consécration : Après s'être adressé à Jésus — à Jésus, la Sagesse éternelle et incarnée — il se ressaisit et poursuit :

« Mais hélas ! ingrat et infidèle que je suis, je ne vous ai pas gardé les vœux et les promesses que je vous ai si solennellement faits dans mon baptême, je n'ai point rempli mes obligations, je ne mérite pas d'être appelé votre enfant ni votre esclave. Et comme il n'y a rien en moi qui ne mérite vos rebuts et votre colère, je n'ose plus par moi-même approcher de votre très sainte et auguste Majesté. C'est pourquoi j'ai recours à l'intercession de votre très sainte Mère, que vous m'avez donnée pour médiatrice auprès de vous et c'est par son moyen que j'espère obtenir de vous la contrition et le pardon de mes péchés ; l'acquisition et la conservation de la Sagesse... Je vous salue, ô Refuge assuré des pécheurs dont la miséricorde n'a manqué à personne... O Mère de miséricorde ! faites-moi la grâce d'obtenir la vraie Sagesse de Dieu... »

Qui ne voit la dépendance directe avec S. Bernard ? S. L.-M. est nourri de ses principes, il en fait les mêmes applications. Pour lui aussi la grâce de Dieu vient par Marie,

« c'est son canal mystérieux, c'est son aqueduc, par où il fait passer doucement et abondamment ses miséricordes » (n° 24). « Il ne se donne aucun don céleste aux hommes qui ne passe par ses mains virginales, car telle est la volonté de Dieu qui a voulu que nous ayons tout par Marie » (n° 25).

Et pour lui aussi, nous devons aller à Dieu par Marie,

« quand vous voudrez offrir quelque chose à Dieu, ayez soin de l'offrir par les mains très agréables et très dignes de Marie à moins que vous ne vouliez être rejeté » (n° 149).

II. — *Le maître*

A son tour, ce disciple est passé maître, le maître d'une école de spiritualité mariale.

D'abord chez cet homme qui « proteste hautement avoir lu presque tous les livres qui traitent de la dévotion à la T. S. Vierge et avoir conversé familièrement avec les plus grands saints et savants personnages des derniers temps » (n° 118), quel profit de tant de lectures et de tant d'entretiens ! Par exemple si S. Bernard a mis en lumière la médiatrice de la grâce, la médiation de Marie dans l'acquisition de la grâce, quelle autre vive clarté jetée par Montfort sur la Médiatrice des grâces, sur la médiation de Marie dans la dispensation des grâces à chaque âme, dans le temps ! Par exemple aussi quelle autre affirmation et exposition plus serrée de la maternité spirituelle de Marie :

« Si Jésus-Christ, le chef des hommes, est né en elle, les prédestinés, qui sont les membres de ce chef, doivent aussi naître en elle par une suite nécessaire. Une même mère ne met pas au monde la tête ou le chef sans les membres, ni les membres sans la tête ; autrement, ce serait un monstre de nature ; de même dans l'ordre de la grâce, le chef et les membres naissent d'une même mère » (n° 32).

Par exemple encore, quels autres développements sur l'offrande de ses actions à Marie qui les purifie, les embellit, les présente, les fait agréer de son Fils (nos 146-150), ou sur la voie immaculée de Marie, chemin aisé, court, parfait, assuré pour aller à Jésus (nos 152-167) !

Pourtant la maîtrise de Montfort n'est pas là. Elle est en ceci que sur le principe de la médiation de miséricorde de la T. S. Vierge, il a élevé une forme spéciale de vie intérieure, un secret de sanctification, un système ou une école de spiritualité. Sa vraie dévotion à la Ste Vierge n'est pas une analyse des éléments d'une authentique dévotion à Marie dans notre vie religieuse, mais une méthode complète d'ascétisme et de mystique qui se suffit à elle-même.

Que telle soit son intention de donner aux âmes, non des pratiques de dévotion mais une spiritualité véritable, on peut s'en assurer par l'argumentation qui ouvre son **Secret de Marie :**

« Ame, image vivante de Dieu et rachetée du sang précieux de Jésus-Christ, la volonté de Dieu sur vous est que vous deveniez sainte comme lui dans cette vie et glorieuse comme lui dans l'autre. L'acquisition de la sainteté de Dieu est votre vocation assurée et c'est là que toutes vos pensées, paroles et actions, vos souffrances et tous les mouvements de votre vie doivent tendre, ou vous résistez à Dieu, en ne faisant pas ce pour quoi il vous a créée et vous conserve maintenant... Ame, comment feras-tu ? Quels moyens choisiras-tu pour monter à Dieu qui t'appelle ? Les moyens de salut et de sainteté sont connus de tous, sont marqués dans l'Evangile, sont expliqués par les maîtres de la vie spirituelle, sont pratiqués par les saints et nécessaires à tous ceux qui veulent se sauver et arriver à la perfection. Tels sont : l'humilité de cœur, l'oraison continuelle, l'abandon à la divine Providence, la conformité à la volonté de Dieu. Pour pratiquer tous ces moyens de salut et de sainteté, la grâce et le secours de Dieu est absolument nécessaire... Tout se réduit donc à trouver un moyen facile pour obtenir de Dieu la grâce nécessaire pour devenir saint et c'est celui que je veux vous apprendre. Et je dis que pour trouver la grâce de Dieu, il faut trouver Marie » (nos 3-6).

Le même principe avait été posé par S. Bernard dans son sermon sur l'Aqueduc : « C'est la grâce seule qui nous sauve... Cherchons la grâce et cherchons-là par Marie, car elle trouve ce qu'elle cherche et ne peut être déçue... ». Mais cela incidemment. Non pas comme en-tête d'un programme de spiritualité mariale.

Et pour Montfort trouver Marie, c'est reconnaître en elle, dans la dépendance du Christ, la cause exemplaire, la cause méritoire, la cause finale immédiate de notre salut et de notre sanctification, c.-à-d. faire toutes nos actions par elle, avec elle, en elle, pour elle, de telle sorte qu'elle soit notre milieu, notre centre, la Dame de notre vie. Voilà ce qu'il appelle l'essentiel de sa parfaite dévotion à Marie qui consiste dans l'intérieur qu'elle doit former (nos 119, 226, 257). Tout ce qu'il écrit, dans son **Traité** ou dans son **Secret,** sera pour conduire à cette vie intérieure mariale ou pour la justifier. Sans doute, on peut dire que ce programme est en germe dans la dévotion préconisée par S. Bernard, et on doit dire que personnellement il l'a pratiquée. Mais Montfort a fait pousser le germe, il a assemblé ces idées en un corps de doctrine, il est l'architecte de cette spiritualité mariale. La gloire de S. Bernard est celle d'en avoir été le précurseur et l'initiateur.

* *

Un des motifs fréquents de la peinture religieuse de la Renaissance, c'est celui de la Vierge avec les saints. Marie est représentée entre deux bienheureux. Souvent aucune raison d'un culte spécial à la Vierge n'explique le choix de ces deux saints ; ils se trouvent là au titre de patrons des donateurs, d'une paroisse, d'une confrérie.

On rêverait pour la décoration d'une église moderne, par exemple pour celle de Marie-Médiatrice qui s'élève actuellement à Paris, d'une Madone avec les saints, qui serait l'image de la Vierge entourée de ses deux fervents serviteurs, S. Bernard et S. L.-M. de Montfort. Le grand moine blanc serait placé à la droite de Marie, comme le veut la légende de sa mort **sede a dextris meis ;** le missionnaire au grand chapelet à sa gauche, comme il convient au plus jeune. S. Bernard tiendrait dans ses mains le livre de ses homélies sur le **Missus est,** les **Louanges de Marie,** et Montfort son **Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge.** Le regard fixé sur la Madone, ils lui offriraient cet hommage de leur dévotion et Marie, du geste, semblerait dire à chacun de nous : « **tolle, lege ;** prends et lis. »

Car en S. Bernard et en Montfort nous avons deux maîtres d'une sûre et confiante dévotion à Marie, Médiatrice de miséricorde. Elle a jailli du cœur de S. Bernard. Et Montfort, le missionnaire, l'a captée à cette source, en a fait une grande nappe de force sanctificatrice, et l'a aménagée à l'usage de toutes les âmes qui savent comprendre l'admirable desein de la Providence, du salut du monde par Marie.

31e jour : Clôture

ACTUALITÉ DU MESSAGE MARIAL DE S. BERNARD

Nous voici au terme de cet hommage annuel à la T. S. Vierge. Nous avons voulu lui offrir cet hommage avec son « fidèle Bernard », de tous ses serviteurs celui qui l'a peut-être le plus aimée, en tout cas celui qui reste dans la pensée chrétienne le modèle de la dévotion à la Ste Vierge. Et de ses écrits, fleuris de sa poésie, animés souvent d'un souffle pareil à celui de ses prophètes, nous avons voulu méditer, retenir surtout, ce qui chez lui est le plus caractéristique : sa doctrine de Ma-

rie Médiatrice de miséricorde, aqueduc de la grâce.

Il convient maintenant de lier la gerbe de toutes ces pensées et de toutes ces prières, d'en respirer le parfum, de la déposer en suprême hommage à Notre-Dame. Ou mieux, puisque chaque fête de la Ste Vierge doit apporter à notre amour un nouvel élan, ne convient-il pas de nous demander ce que l'enseignement marial de S. Bernard peut apporter à notre piété et à notre vie ? Cet enseignement, vieux de huit cent ans, est-il toujours valable pour notre temps ?

Pour vous convaincre de son actualité, je n'aurai qu'à vous montrer comment il correspond à nos **aspirations** et à nos **besoins.**

I. — *Il correspond à nos aspirations*

Ce message de S. Bernard s'accorde bien au courant de la spiritualité mariale moderne.

La spiritualité contemporaine est pénétrée d'esprit marial, autant et plus encore que par le passé. D'aucuns, je le sais, s'en vont disant que la dévotion à Marie est en baisse dans le peuple fidèle : le Mois de Marie ne réunit plus que des assistances squelettiques ; les Associations d'Enfants de Marie ont fondu dans toutes les paroisses ; on préfère la médaille de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus à la Médaille miraculeuse, etc... Suprême témoignage : il y a cinquante ans le vent était au chapelet, maintenant il est à la liturgie.

Cela donnerait en effet à réfléchir s'il ne fallait en rabattre : le Mois de Marie moins fréquenté a conquis d'autres positions, celle du hameau ou du quartier ; les Enfants de Marie encore bien vivantes — il suffit de lire leur revue : **les Rayons** — sont devenues plus agissantes et plus conquérantes ; le missel liturgique n'a pas supprimé le chapelet.

Et quand même ces pessimistes auraient raison, qui ne voit qu'il s'agirait non d'un ralentissement de la dévotion à Marie, mais d'un abandon de formes passées de mode, mais remplacées par d'autres ! Les foules qui vont vers Lourdes et autres sanctuaires de Marie ne grandissent-elles pas d'année en année ? Aurait-on pu supposer ces rassemblements autour des Vierges pèlerines de N.-D. de Boulogne ou de Fatima, quand pour notre laïcisme ces démonstrations dans certaines contrées et certaines villes semblaient un défi à la raison ? Voyait-on, il y a seulement 10 ou 15 ans, les étudiants et les étudiantes du Quartier latin prendre à pied, et par milliers, la route de N.-D. de Chartres ?

Ne croyons donc pas périmée la dévotion à la Ste Vierge : cette dévotion reste aussi vivante, bien qu'elle revête d'autres modalités.

Et une de ses notes caractéristiques, c'est d'être ou de s'efforcer d'être plus éclairée, à base doctrinale, plus consciente de son bien-fondé. Le XIX[e] siècle a vu naître beaucoup de livres de piété sur la Ste Vierge, entre autres les innombrables **Mois de Marie** ; le XX[e] siècle aura vu paraître de nombreuses études mariales et signées de théologiens en renom. La volonté est si marquée de donner à la piété mariale une base solide, afin qu'elle ne soit pas une dévotion de pure sensibilité ou de manifestations extérieures, mais une dévotion convaincue et sanctifiante, qu'on risque parfois de lui donner une note trop intellectuelle, de la déflorer de sa tendresse, de sa spontanéité, de son charme de confiance. Et le mystère de Marie, sur lequel se centrent les recherches et les méditations des spécialistes de la science de Dieu, c'est justement celui de sa médiation. Vous en avez eu le signe par l'institution de la fête de Marie Médiatrice, par l'érection d'églises ou de statues sous ce vocable, par les prédications entendues sur la Ste Vierge où retentit plus souvent ce titre un peu nouveau et savant pour quelques-uns. La pensée assez commune des théologiens est que cette doctrine de Marie Médiatrice des grâces pourrait devenir article de foi comme l'Assomption et l'Immaculée Conception.

Surtout, de l'avis de tous, cette médiation de grâce en Marie est l'assise solide, immédiate de son culte dans l'Eglise catholique, le principe d'une intensification de la dévotion à Marie, le point de départ d'une valorisation de cette dévotion dans la vie spirituelle.

Ainsi, notre époque est traversée par un grand courant d'une dévotion mariale, plus éclairée et plus solide, qu'inspire surtout la pensée commune dans l'Eglise de la médiation de grâce de la T. S. Vierge.

Qui ne verrait alors l'actualité du message marial de S. Bernard et combien il répond à nos aspirations ? S. Bernard a raconté toute l'histoire spirituelle de la Ste Vierge, éclairé tous ses privilèges, exalté toutes ses vertus. Pourtant il a une pensée dominante : la médiation de miséricorde. Dans son immense pitié pour l'humanité, Marie a élevé si haut ses prières et ses vertus, qu'elles l'ont portée jusqu'à la source de la grâce, qu'elle a ainsi réussi à la capter, l'a transmise au monde et la transmet à chaque âme ; et parce que seule elle a trouvé grâce, par elle aussi doit refluer vers Dieu tout ce que cette grâce opère dans nos âmes misérables et indignes : Marie est l'Aqueduc et l'Echelle du pécheur.

L'étude et la méditation de la doctrine de S. Bernard ne peuvent donc qu'aider et développer le courant marial contemporain.

II. — *Il correspond à nos besoins*

Le message de S. Bernard répond aussi à nos besoins : besoins d'humilité, de pureté, de vie intérieure.

1° Besoins d'humilité. Le péché capital des temps modernes est, a-t-on dit, le péché luciférien de l'orgueil. L'homme de l'âge atomique est bien persuadé que le voici devenu semblable à Dieu, qu'il est lui-même en passe de devenir Dieu, qu'il peut organiser sa vie sans tenir compte de Dieu. La religion a fait son temps ou, en tout cas, la dévotion.

Il suffit à l'homme de savoir ce dont il est capable pour l'ennoblir à ses propres yeux et le rendre digne de cette noblesse. Il y a là raison convaincante de tenue morale. En somme, sur ce plan spirituel comme sur le plan matériel, toujours l'homme seul, opposé au « Dieu seul » des saints.

La vie spirituelle des chrétiens n'est pas sans subir les contre-coups de ces idées ambiantes. Toute médiation, même celle du Christ, et à plus forte raison celle de la Vierge et de l'Eglise semble une superfétation. Insensiblement, chez certains, le catholicisme passe à un christianisme protestant, quand il ne dégénère pas en pur théisme, pour s'évaporer ensuite en un vague spiritualisme. Le message marial de S. Bernard nous ramène, nous et notre souffrance, à la juste appréciation de nos limites de créatures et de pécheurs. Nous n'avons pas à choisir notre voie, mais à prendre celle que Dieu a ouverte pour nous. Il nous a donné accès à lui par son Christ, et au Christ par sa Mère, parce que de notre côté rien ne méritait notre réconciliation.